
Les sans-abris des quais d'Austerlitz

Emmanuel Fillon, Claire Hemery et Guillaume Lannerée

**Édition électronique**

URL : <http://echogeo.revues.org/1013>
DOI : 10.4000/echogeo.1013
ISSN : 1963-1197

Éditeur

Pôle de recherche pour l'organisation et la
diffusion de l'information géographique
(CNRS UMR 8586)

Référence électronique

Emmanuel Fillon, Claire Hemery et Guillaume Lannerée, « Les sans-abris des quais d'Austerlitz », *EchoGéo* [En ligne], 1 | 2007, mis en ligne le 13 mars 2008, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://echogeo.revues.org/1013> ; DOI : 10.4000/echogeo.1013

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.



EchoGéo est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International

Les sans-abris des quais d'Austerlitz

Emmanuel Fillon, Claire Hemery et Guillaume Lannerée

NOTE DE L'ÉDITEUR

Premiers pas sur le terrain... A la rencontre des Sans Domicile Fixe

Ce texte est issu du travail effectué par des étudiants de Master 1 dans le cadre de l'enseignement « l'enquête de terrain en Géographie humaine » au premier semestre 2006-2007 (Université Paris 1). La consigne était d'effectuer une « mini » enquête de terrain à Paris ou dans ses environs, par groupes de 2 à 4. Pour ce faire, les étudiants devaient choisir un thème et délimiter un terrain d'étude, y effectuer des observations, des enquêtes et/ou des questionnaires et synthétiser l'ensemble sous forme de « mini dossier ». Le but était de confronter les étudiants à une expérience de recherche où ils devaient tout prendre en charge, du choix du sujet à sa formalisation. Ces premiers travaux de recherches trouvent naturellement leur place dans la rubrique « Sur le terrain ».

- 1 « Les sans-abri », « les sans domicile fixe », « ils vivent dans la rue », « ils dorment sous les ponts » : les mots employés pour les désigner ou les cerner appellent déjà un travail géographique. Évoquer leur mode de vie implique d'emblée une référence à l'espace : « dans la rue », « sous les ponts ». Mais le caractère approximatif de ces termes ne renvoient-ils pas plutôt les SDF dans un nulle part, hors de l'espace social ?
- 2 L'ethnographe Patrick Declerck qui a épousé les conditions de vie des SDF de 1982 à 1984 évoque ainsi leur rapport à l'espace : « le lit trouvé à grand peine hier est celui d'un autre le lendemain. L'hébergement, pour l'essentiel, fonctionne ainsi. Une ou deux nuits, une quinzaine dans le meilleur des cas, après il faut chercher ailleurs ou revenir quémander au même endroit. Sans garantie. Au contraire, revenir trop souvent au même lieu est interdit. Le soir, il faut repartir de zéro. Cette mouvance est nécessaire et les choses sont voulues ainsi : « C'est pour leur bien. » Pas d'assistanat : il faut favoriser l'autonomie du

sujet. Toujours est-il que l'espace et le temps sont en miettes et qu'il est presque impossible de se poser. » (Declerk, 2001)

- 3 Nous nous proposons ici de reprendre cette idée « d'espace en miettes » et d'impossibilité de « se poser » dans la confrontation avec l'étude d'un lieu précis : le secteur du quai d'Austerlitz. Il s'agit de comprendre la façon dont certains SDF ont investi ce secteur, puis leurs itinéraires respectifs pour répondre à notre interrogation sur leurs pratiques spatiales de mobilité et de sédentarité. A cette question s'ajoute celle que suscite l'apparition des tentes : qu'ont-elles changé dans leur rapport à l'espace ?
- 4 Allons voir si les SDF « jouent à cache-cache », si « toujours, ils se dérobent. », si « toujours, ils sont ailleurs ou à côté » (Declerk, 2001).
- 5 Ce travail, s'il devait répondre à nos interrogations sur la spatialité des SDF, présentait aussi l'intérêt de nous confronter aux difficultés d'une enquête de terrain. En cela, l'objectif est atteint puisque nous avons éprouvé des difficultés d'ordre éthique et nous sommes heurtés à des obstacles pratiques. Ces difficultés étaient d'une part inhérentes au sujet que nous avons choisi et résultaient d'autre part de notre inexpérience.
- 6 S'intéresser aux SDF n'est certainement pas moralement répréhensible, néanmoins les questionner sur leurs pratiques spatiales quand leur priorité est de survivre dans des conditions aussi rudes qu'inimaginables peut paraître inapproprié. C'est pourquoi il fut délicat d'assumer notre statut de « chercheur ». Cette appréhension s'est traduite sur le terrain par l'abandon (spontané et non prémédité) de tout questionnaire, et de tout support d'écriture. Poser entre eux et nous une liste de questions préétablies, un papier et un stylo semblait artificiel et risquait de créer de la distance, de menacer cet équilibre déjà fragile qu'est le dialogue dans un contexte aussi inhabituel. Un SDF ne peut pas nous « recevoir », son espace privé se réduisant à sa tente, l'unique façon pour lui de nous accueillir est d'accepter de nous parler. Au questionnaire, nous avons donc instinctivement préféré un dialogue interrogatif, peut-être davantage pour nous mettre à l'aise « nous », que par crainte de les embarrasser « eux ». L'inconvénient de ce procédé est que nous ne contrôlions pas l'échange et qu'il fut impossible, ou difficile, d'insister sur certaines questions spatiales, qui paraissaient presque « hors sujet ». Par ailleurs, l'obstacle de la langue a réduit le nombre des entretiens : une famille de Tchèques, un Chinois, un Soudanais étaient installés là mais nous étions incapables de discuter sérieusement avec eux.
- 7 Il est possible que la médiatisation qui nous précédait ait influencé nos échanges et leur comportement vis-à-vis de nous. Notre enquête s'est déroulée au moment où les SDF étaient propulsés au devant de la scène médiatique grâce à l'initiative de l'association « les Enfants de Don Quichotte ». Un SDF a d'ailleurs refusé de nous parler en ajoutant d'un ton lassé « désolé, mais c'est tous les jours maintenant ».
- 8 Le sujet choisi se prêtait sans doute davantage à une étude de longue durée. Ainsi, au moment de prendre des photos, l'illégitimité de notre présence nous a saisis, comme si nous n'avions pas acquis ce droit, faute d'avoir établi des relations sérieuses et approfondies avec les personnes vivant là. Cette enquête de terrain nous a néanmoins donné une première expérience de chercheur, et d'abord et surtout permis de vaincre nombre de préjugés.
- 9 Quai d'Austerlitz, XIII^e arrondissement de Paris, en face du Ministère de l'Economie et des Finances – on ne peut s'empêcher de relever l'ironie de la coïncidence (voir plan). Le bâtiment occupe l'espace entre les quais et la Seine à proprement parler ; il « enjambe »

une route bâtie directement en bordure du fleuve, formant ainsi une sorte de passage couvert dont le rebord plonge directement dans la Seine (voir photos). Le lieu est peu engageant pour le piéton : outre sa vocation essentiellement dévolue au passage des voitures, les locaux des magasins généraux (anciens entrepôts du Port Autonome de Paris) sont désaffectés. Pourtant, c'est entre les piliers qui soutiennent la structure du bâtiment que s'étaient installés des sans-abri, chacun muni d'une petite tente. Certains SDF y vivaient depuis plusieurs années. Parmi la demi-douzaine de péniches amarrées au quai d'Austerlitz, deux sont d'ailleurs utilisées par des associations caritatives : l'Armée du Salut et là les Restos du Cœur. Pourquoi ce lieu est-il devenu attractif pour les sans-abri ?

- 10 Précisons d'abord que la Mairie de Paris ayant prévu la restructuration du bâtiment des Magasins généraux afin d'y installer un centre dédié à la création et aux loisirs, les sans-abri ont été expulsés au début de l'hiver 2006. La plupart des témoignages recueillis sont donc ceux d'anciens résidents qui évoquaient leur ancien lieu de vie. Heureusement, le caractère récent de cette expulsion ne posait pas de problème quant au souvenir du lieu et n'a pas empêché nos interlocuteurs de répondre à nos interrogations concernant le choix de ce lieu de vie.

Le passage sous les Magasins généraux : l'espace entre chaque pilier représentait un « emplacement » pour la tente. L'accès direct à la Seine permettait de pratiquer la pêche.



Tentes sous le pont d'Austerlitz : Lieu où la majorité des sans-abri expulsés se sont retrouvés et réinstallés.



- 11 L'image d'Épinal du clochard sous les ponts est peut-être d'autant plus forte à Paris où ces emplacements sont privilégiés. A priori, on peut imaginer les raisons d'un tel choix : la recherche d'un endroit à l'abri du vent et de la pluie. On pouvait donc supposer que les sans-abri du passage des Magasins généraux recherchaient avant tout à s'abriter des aléas du climat. Pourtant, si cette notion d'abri était bien l'une des préoccupations majeures des sans-logis installés là, elle ne fut pas la première citée lors des entretiens. En effet, dans plus de la moitié des enquêtes effectuées auprès des anciens « habitants », les termes qui vinrent en premier lieu et qui furent les plus fréquemment utilisés par la suite relèvent du champ lexical de la tranquillité : « Ici on est tranquille », « on a la paix » « on ne dérange personne ».
- 12 Avant même ses qualités d'abri, l'attractivité du lieu tenait donc au calme qu'il procurait et cela nous paraît intéressant : la réponse « on a la paix » semble présupposer une gêne à l'égard du reste de la population, liée on peut l'imaginer, au poids du regard, à l'indifférence, voire au mépris, qu'il soit réel ou simplement ressenti... La réponse « Ici, on ne dérange personne » s'inscrit dans la même logique, même si elle l'induit dans le sens inverse : alors que précédemment la population semblait être la source de la gêne, ici, le sans-abri semble plutôt se percevoir lui-même comme étant une source de gêne pour la population, encore une fois, qu'elle soit réelle ou ressentie. Dans un cas comme dans l'autre, à travers une recherche de la tranquillité, c'est finalement d'une certaine recherche d'isolement qu'il s'agit.
- 13 L'isolement, l'abri des intempéries, mais les personnes interrogées ont aussi cité le côté « sympa » du passage des Magasins généraux, la forme de convivialité qui y régnait. Plusieurs sans-abri ont laissé entendre qu'ils recherchaient la compagnie d'autres SDF avec qui ils s'entendaient bien, et que le passage des Magasins généraux s'y prêtait bien.

Même un des sans-abri qui a avoué s'être installé volontairement en retrait des autres a évoqué cet aspect « *sympa* » du lieu.

- 14 Ainsi retrouve-t-on dans tous ces aspects (tranquillité, abri, côté agréable), les perceptions d'un véritable lieu de vie. Dès lors, il semblait intéressant d'approfondir la question du rapport à l'espace à travers celle du mode de vie : la perception d'un lieu de vie engendre-t-elle une véritable sédentarisation des pratiques ?
- 15 Le constat majeur qui s'est dégagé au fil des entretiens a été le caractère sédentaire de l'occupation de cet espace. Si certains sans-abri ont évoqué le fait qu'ils dormaient de temps en temps dans des refuges, et qu'il leur arrive également de dormir dans d'autres sites regroupant des SDF, notamment le canal Saint-Martin, la plupart ont vécu sous le passage des Magasins généraux la majeure partie du temps, et ce durant plusieurs années.
- 16 Ainsi, à la question « comment faites-vous pour les repas ? », la réponse donnée par un sans-abri ayant vécu dans le passage des Magasins généraux fut tout naturellement qu'il allait faire des courses au supermarché du coin, les payants avec le RMI, ou qu'il profitait des aides des associations caritatives, notamment des Restos du Cœur à proximité. Il lui arrivait aussi de pêcher dans la Seine avec quelques amis. Et il est vrai qu'avant leur expulsion, on pouvait régulièrement voir des sans-abri pêcher le long du quai. Notre interlocuteur se vanta même d'avoir pêché près d'une centaine d'anguilles depuis son installation sous les Magasins généraux... Cela nous a paru révélateur d'une pratique habituelle de l'espace proche allant dans le sens d'une sédentarisation.
- 17 D'autre part, l'attachement à cet espace semblait assez fort et la majorité des sans-abri interrogés a laissé paraître une forme de nostalgie pour la vie dans le passage des Magasins généraux : « *on était bien* », « *c'était sympa* ». Un sans-abri congolais, seule personne interrogée avant le moment de l'expulsion, évoqua d'ailleurs un attachement très fort pour le XIII^e arrondissement en général et pour le site des Magasins généraux en particulier, et refusait à ce titre l'expulsion. Ainsi, si l'on part du principe que l'attachement à son lieu de vie est davantage l'apanage des modes de vie sédentaires que nomades, le phénomène d'installation des sans-abri, de sédentarisation dans le lieu étudié, nous paraît confirmé. La question étant maintenant de déterminer pourquoi.
- 18 Les travaux de Patrick Declerck évoquent l'idée d'une vie en mouvement perpétuel. Or, nous avons vu qu'en ce qui concerne l'exemple des sans-abri du passage des magasins généraux, il existait une forme de sédentarité avant l'expulsion, ce qui pose un paradoxe sémantique, car on se retrouve en présence de Sans Domicile Fixe... fixes ! Dans ce cas, quels sont les facteurs d'une telle évolution ?
- 19 La réponse intuitive à cette question est « l'effet tente », ce peut paraître paradoxal puisque la tente suggère davantage le nomadisme que la sédentarisation. En procurant un toit et offrant un espace où déposer ses affaires personnelles et que l'on peut refermer, la tente participe à une véritable (re)construction d'un espace privé. Et nos entretiens viendront confirmer cette impression. L'arrivée des tentes est assez récente dans le quartier. D'après les sans-abri interrogés, elles furent données il y a deux ou trois ans par des associations comme Médecins du Monde ou le Comité des Sans-logis. Et comme l'on pouvait se douter, l'avis des sans-abri concernant ces tentes est unanimement positif.
- 20 En premier lieu vient l'argument de l'abri, la tente protégeant de la pluie, du vent et aidant à tenir les basses températures hivernales, même si elle ne dispense aucunement des couvertures. Puis très vite, viennent des arguments liés à la notion d'espace privé, comme s'il s'agissait d'un domicile : « *on a l'impression d'être en sécurité* » nous dit l'un

d'eux. Et l'idée d'installation est inhérente à ce sentiment. A plusieurs reprises des sans-abri évoquèrent l'idée de s'être installés « *quelque part* », installés au point que l'un d'entre eux nous avoua avoir eu la télévision en « *piquant l'électricité du contribuable* » ! Nous nous sommes donc rendu compte qu'à travers les tentes, les sans-abri opèrent une véritable reconstruction d'un « chez soi » privé, précisément quand c'est cette perte du chez soi qui différencie les SDF du reste de la population. Ainsi, à la question « *qu'est-ce que les tentes ont concrètement changé pour vous ?* », la réponse de ce sans-abri se passe de commentaires : « *la tente, c'est chez nous !* ».

- 21 Ainsi, à travers l'exemple du passage des Magasins généraux du quai d'Austerlitz, nous avons vu des sans-abri qui se sont sédentarisés et se sont reconstitués un espace privé à travers notamment l'utilisation de tentes. Cependant, s'ils ont vécu ces évolutions ensemble, tel un petit quartier, ils demeurent volontairement à l'écart du reste de la population. Reste à voir quels furent les parcours des sans-abri et les effets de l'expulsion sur leur mode de vie.
- 22 Cela peut sembler évident mais avant de vivre dans la rue, la plupart des sans-abri vivaient comme la majorité des Français, ils dormaient alors dans un logement en dur et travaillaient. C'est d'ailleurs cette ancienne vie qui permet à certains d'entre eux de continuer à vivre. Les SDF français, ayant déjà travaillé, bénéficient en effet du RMI, une aide indispensable pour vivre mais qui ne permet pas de se loger. On sait par ailleurs que certains SDF travaillent, sont salariés parfois même en CDI, mais n'ont pas les moyens d'avoir un. Ce n'est pas le cas des personnes enquêtées.
- 23 Laurent a par exemple travaillé pendant 17 ans en tant que déménageur avant de perdre son emploi et de se retrouver dans la rue, et Serge possédait un logement dans les Hauts-de-Seine. Boussaïd, Français d'origine marocaine, est arrivé dans l'hexagone il y a 20 ans et n'a plus de domicile fixe depuis deux ans, après avoir accumulé plusieurs petits boulots. Le licenciement n'est pas la seule raison de leur condition de vie actuelle. Un médecin généraliste, que nous n'avons pas rencontré, s'est retrouvé à la rue après avoir perdu sa femme et ses enfants dans un accident de la route. Il ne s'est jamais remis de ce traumatisme. De jeunes sans-abri ont quitté le domicile familial, ou en ont été expulsé, comme Anthony et sa copine, respectivement 25 et 23 ans ou encore Charlotte, âgée de 19 ans. Ces jeunes n'ont souvent jamais travaillé et sont aidés par des assistantes sociales.
- 24 Nous avons aussi été surpris par le nombre d'étrangers vivant dans la rue. Il y a par exemple des réfugiés politiques comme « Hugo Délire » (le Congolais) et Suleyman (le Soudanais) qui, malgré des conditions de vie difficiles, ne souhaitent absolument pas retourner dans leur pays pour des raisons de sécurité. Nous avons aussi croisé une famille tchèque, venue tenter sa chance en France. Enfin, un Chinois et des Afghans vivent aussi dans les environs du quai d'Austerlitz. Cet espace possède donc une grande mixité ethnique et un esprit de tolérance indéniable : la situation de misère de ses occupants les a liés malgré leurs différences.
- 25 Les changements de lieux de vie des sans-abri sont en grande partie déterminés par des expulsions répétées. Il y a deux ans, Serge a par exemple dû quitter contre sa volonté la « plaque chauffante » qu'il occupait à la Gare Saint Lazare pour venir quai d'Austerlitz. Laurent, quant à lui, a récemment dû renoncer à son emplacement sous la morgue au quai de la Râpée. « Hugo Délire » fut expulsé du XVII^e arrondissement avant de vivre au passage des Magasins généraux. Les sans-abri ne peuvent pas non plus rester indéfiniment dans des foyers. Certains sont renouvelables tous les 6 mois et sont parfois payants (environ 20 % du RMI par mois), d'autres ne les accueillent que pour une nuit. Ces

foyers, bien qu'indispensables, sont interdits aux sans-abri accompagnés de chiens (ce qui condamne de nombreux SDF à rester dehors l'hiver) et sont souvent le lieu de vols, voire de violence. Malgré cela, les foyers sont saturés, et de plus en plus de salariés y sont hébergés faute de moyens pour se loger. La mobilité des sans-abri est donc imposée, ils préfèrent se fixer à un endroit mais sont délogés au gré des décisions administratives. Cependant, il y a des exceptions comme « Loloch », un homme de 27 ans marqué par ses 11 ans de vie dans la rue, qui préfère changer d'endroits voire de villes régulièrement. Il a déjà vécu sans abri à Lille, à Angoulême et à Clermont-Ferrand où il compte repartir avec ses trois chiens. Il ne s'attache pas au lieu comme beaucoup de SDF et nous a confié que le fait de parcourir la France lui permettait de « garder la motivation pour continuer de vivre ».

- 26 La construction de la Bibliothèque Nationale a bouleversé le paysage urbain du quartier. Des banques et des assurances y ont établi leurs sièges sociaux, des cafés branchés sont apparus et une passerelle ainsi qu'une piscine très moderne ont été construites. Le vieux bâtiment des Magasins généraux du quai d'Austerlitz dénote dans ce nouveau paysage et un projet d'aménagement urbain lancé par la mairie du XIII^{ème} arrondissement vise aujourd'hui à le rénover afin de créer, entre autres, une berge à l'image du quai Saint Bernard. Ce projet de rénovation impliquait l'expulsion des nombreux SDF vivant là. L'avis d'expulsion fut ordonné en novembre 2006, et les sans-abri ont dû quitter progressivement ce lieu discret qu'ils appréciaient : sur la cinquantaine de tentes présente avant l'avis d'expulsion, il en restait moins de 20 en janvier 2007 ; mais une partie de ces SDF est restée dans les environs et la péniche des Restos du Cœur continue de les recevoir.
- 27 De plus, les sans-abri présents sous le pont Charles De Gaulle (à moins de 100m du bâtiment des Magasins généraux) ont aussi été expulsés pour des raisons que nous n'avons pas élucidées alors que ceux qui sont sur la rive droite de la Seine, sous ce même pont, ont pu rester. Les sans-abri ont donc le sentiment légitime d'être progressivement exclus de la rive gauche à l'embourgeoisement manifeste. Les SDF exclus ont donc établi leurs tentes sous le pont Austerlitz, toujours sur la rive gauche, à quelques centaines de mètres des Magasins généraux. C'est le cas de Serge et de Suleyman. Quant à Pascal, il est allé s'installer sur le Quai de la Râpée, rive droite, peu après l'avis d'expulsion du passage des Magasins généraux. Il a opté pour un tunnel sombre et isolé, ayant tendance à éviter tout contact avec les autres SDF, même si cela comporte d'énormes risques. Les sans-abri préfèrent en effet se regrouper pour pouvoir être en sécurité. Certains ont eu la chance, certes provisoire, de trouver un foyer. Laurent dort par exemple à Montparnasse et Boussaïd dans un foyer renouvelable près de la Place d'Italie, mais ils reviennent rendre visite à leurs amis restés dans le secteur des Magasins Généraux. D'après eux, beaucoup sont partis aux abords du canal Saint Martin où les « Enfants de Don Quichotte » se sont installés. Tous les sans-abri que nous avons rencontrés apprécient cette initiative, même si « Loloch », pourtant favorable à cette association, critique l'aspect trop formaté des SDF de ce canal (voir article « L'instrumentalisation de l'espace » sur ce thème). Pour lui, ils ne sont pas le reflet exact des sans-abri.
- 28 Tous ceux que nous avons rencontrés s'accordent à dire que le nombre de sans-abri ne cesse d'augmenter et qu'ils sont de plus en plus jeunes. Il est difficile de déterminer les liens de causalité entre l'apparition des tentes et l'augmentation du nombre de SDF mais, pour ce qui est de notre lieu d'étude, il faut reconnaître que depuis la distribution de tentes par Médecins du Monde et la Croix Rouge leur nombre a explosé. Toujours d'après

nos interlocuteurs, on ne comptait qu'une dizaine de sans-abri il y a deux ans ou trois ans alors que la cinquantaine était dépassée avant l'avis d'expulsion de l'automne 2006. Lors de notre dernière phase d'enquête, courant janvier 2007, nous leur avons parlé de la loi sur le logement imposable. Ils préférèrent attendre avant de se prononcer, mais ils ont des doutes sur la réalisation d'une telle loi. Attaquer l'Etat pour avoir un logement les laisse dubitatifs. De plus, ceux qui ont vécu plusieurs années dans la rue devront être aidés pour se réinsérer dans la société. La rue est une expérience marquante et douloureuse et un logement ne suffit pas toujours à la réinsertion. Mais pour ceux qui cherchent un emploi comme « Hugo Délire », Boussaïd, Suleyman et Pascal, cette loi constitue un véritable espoir puisque aujourd'hui, les employeurs refusent presque systématiquement d'engager une personne vivant dans la rue.

- 29 Nombreux sont ceux qui nous ont parlé de la difficulté de garder « la motivation » et l'espoir de revivre « normalement » un jour. Si l'alcool ou les drogues permettent à certains d'oublier leurs problèmes tout en les conduisant progressivement dans une misère parfois irréversible, contrairement à ce que nous imaginions, la plupart ne semblent absolument pas alcooliques et gardent toute leur lucidité. De même, à part les jeunes, ils ne mendient pas. Malgré le sentiment commun d'être exclus de la société, ils ne sont pas tous pessimistes. Mais plus les années passent dans la rue, moins ils croient en un avenir meilleur. Les expulsions à répétition ne font qu'aggraver leurs conditions de vie et renforcent leur impression de gêner. Ils estiment que ces expulsions sont souvent infondées comme pour le pont Charles De Gaulle, et les acteurs politiques se renvoient la balle à chaque décision.
- 30 Loin du cliché du vagabond, nous avons donc rencontré des personnes dont l'un des soucis principaux est de « se poser », selon les mots de Patrick Declerck. Contraints à la mobilité par des expulsions à répétition, la sédentarité gouverne néanmoins le mode de vie des sans abri du Quai d'Austerlitz. Trouver un endroit calme, abrité, un peu habité pour dormir et tâcher d'y rester : voilà l'histoire de la plupart des SDF interrogés. Si leur espace est « en miettes, » c'est d'abord le fait d'une société qui les exclue littéralement. Économique et sociale, l'exclusion est également spatiale. De certains lieux ils savent qu'ils seront expulsés immédiatement. Lorsqu'ils parviennent à se fixer, ils profitent de cet espace emprunté au reste de la société, attendant le moment inéluctable où un avis d'expulsion sera prononcé. L'espace se vole, l'espace se conquiert : la spatialité des SDF s'apparente à un combat perpétuel.
- 31 La tente serait alors une victoire, même modeste, dans ce combat : un peu d'espace privé, de quoi marquer la propriété, se cacher enfin des regards, retrouver un semblant d'intimité. Facteur de sédentarité, la tente contribue également à la visibilité des SDF aux yeux de la société, même si paradoxalement elle les protège du regard extérieur. Cette visibilité est déjà un pas vers la réhabilitation de leur spatialité. L'initiative de l'association « Les Enfants de Don Quichotte » a attiré l'attention de tous sur les SDF : outre les négociations politiques que cela a permis, ce sont aussi des images que l'opération a produites. Cette image de tentes alignées quai de Jemmapes - le nombre, la concentration, la couleur rouge - a créé de la visibilité. Les SDF sont là, en un lieu précis et il est impossible de les ignorer : par la localisation et la visibilité, ils reviennent de ce nulle part où il est si tentant de les exiler.

RÉSUMÉS

Les pratiques spatiales des « sans domicile fixe » sont méconnues : nous avons donc tenté, en les interrogeant, d'amorcer une réflexion sur leur spatialité qui s'apparente à un combat perpétuel. Contraints à la mobilité par des expulsions à répétition, la sédentarité gouverne néanmoins leur mode de vie. Ce phénomène s'est accentué avec les tentes qui contribuent à la visibilité des SDF aux yeux de la société. Par la restauration de leur visibilité et donc de leur spatialité, les SDF s'échappent un moment de ce nulle part dans lequel il est si tentant de les exiler.

The homeless' spatial practices are not well-known: that's why we tried, relying on several interviews, to study their spatiality which is similar to a perpetual fight. Forced to move by frequent expulsions, yet their way of life is sedentary. This sedentariness has been increased by the use of tents which contribute to the homeless visibility in society. Through restoration of their visibility and of their spatiality, the homeless escape for a while from this "nowhere" where one easily banishes them.

INDEX

Mots-clés : Spatialité, espace privé/public, sans abri, tentes

Keywords : exclusion, private/public space, spatiality, tent, homeless